

restaurerait, sauf l'église monolithe si connue, les ruines célèbres de Saint-Emilion, et le moins qu'on en puisse dire, c'est que ces ruines perdront du fait tout caractère d'authenticité.

A Saint-Germain-en-Laye, le conservateur du musée a retrouvé des restes importants du *château neuf* ; il en subsiste également des pavillons et dépendances dans lesquels se trouve installé un restaurant. Le château neuf de Saint-Germain, dont on peut retrouver l'aspect en feuilletant la publication de Charles Normand, *l'ami des Monuments et des Arts*, a été détruit à l'époque révolutionnaire. Pour subvenir aux frais des fouilles entreprises, il est question d'organiser à Saint-Germain des fêtes qui comporteraient, entre autres choses, une reproduction du fameux duel de Jarnac et La Châtaigneraie qui eut lieu en présence du roi Henri II et de toute sa cour, entre les deux châteaux, vieux et neuf, de Saint-Germain et sur lequel on compterait surtout pour faire recette.

A Soissons, vieille ville historique que bombardèrent rageusement les batteries allemandes, on fait passer une route sous les restes de Saint-Jean des Vignes, — peut-être pour éviter un détour en gagnant la gare, — et dans l'espoir sans doute, par ce traitement bizarre, d'entraîner l'effondrement et bientôt la disparition de ces ruines encombrantes.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE DE PARIS

Musiques populaires. — Une péniche accrochée aux premières branches d'un marronnier, — la Seine déborde, — tend ses amarres. Skipperkerke, le petit batelier, le chien noir traditionnel embarqué sur cette bélandre, trotte autour de la cabine et aboie à l'eau. Un accordéon, dans la soirée du 3 janvier 1924, au large de Passy, vers l'île de Javelle, donne les premières mesures d'une java célèbre popularisée par M^{lle} Mistinguett. C'est pour en venir à cet accordéon et à la réhabilitation de tous les accordéons, en général.

Aujourd'hui, un accordéon coûte cher et les concertinas sont introuvables. Des gens aisés promènent des doigts agiles sur les petites touches de nacre. Dans l'Aisne, je connais un village où toutes les jeunes filles ont décidé d'apprendre l'accordéon. Quelques clowns fameux : les Fratellini et Dario possèdent des

concertinas. Ils en jouent avec habileté et sentiment. Ces jolis petits accordéons au clavier hexagonal viennent d'Angleterre et l'état du change ne favorise point leur importation chez nous. On ne joue pas de cet instrument délicat et plaintif en venant au monde, c'est d'un usage assez compliqué. En principe, ils doivent s'étirer entre les mains des matelots aux élégants pantalons à taille haute. C'est une petite force mondaine, en ce moment, que de savoir jouer de l'accordéon. Bien des écrivains, bons conducteurs des goûts secrets de leur époque, regrettent de ne pouvoir se servir de cet instrument jadis aussi déprécié que le phonographe.

Les peintres nordiques savent jouer de l'accordéon. Per Krogh peut faire danser des nuits entières. Mais que dire du phonographe ? Sacrifié par le faux goût d'une bonne et solide éducation artistique, littéraire et moyenne, il faisait hurler à la mort les amateurs d'art à qui les vulgarisateurs prêtaient des émotions, mais à la petite semaine. Ils se bouchaient les oreilles. C'était l'évocation conventionnelle de la villa avec ses boules brillantes qui reflètent le ciel qu'elle mérite. Le phonographe s'associe étroitement à la personnalité de qui le possède. « Montre-moi tes disques, je te dirai qui tu es. » Comme nous sommes loin de toutes ces erreurs.

La renaissance du gramophone ou plutôt sa véritable situation ne date que de quelques années, les dernières années de la guerre, quand les soldats des Etats-Unis d'Amérique apportèrent dans leurs trains de combat les airs et les rythmes populaires nécessaires aux lendemains de calamités : les fox-trott d'Irving-Berlin et de tous les conducteurs de jazz-band éparpillés comme de joyeux oiseaux autour d'une robuste fille blonde. Ce n'était plus la gigue mécanique, mais quelque chose d'infiniment jeune dédiée aux girls célèbres qui en font de belles, là-bas, dans cette étonnante ville du cinéma, à Los Angelès. Los Angelès !

Cette cité sent le cuivre monnayé, le Chinois mort et oublié sous le plancher d'un studio, le cow-boy en son avec une couture au milieu du visage, l'ours en peluche et la sueur des jeunes femmes qui jouent au tennis. Un saxophone soprano, qui domine une batterie inspirée, excite les larmes de glycérine d'une « star », évidemment soule, avec de grands beaux yeux pour pleurer des larmes aussi grosses que le mot *girl* qui est rond.

comme une larme et qui se détache, quand on le prononce, de même qu'une prune très ferme se détache de l'arbre. A l'heure classique où le bon travailleur, les draps tirés jusqu'au menton, s'endort déjà happé par le lendemain, avec le souvenir de ses collègues, Paris, autour de la Place Pigalle, sous les jeux combinés des lampes multicolores de la publicité, se transforme et se pare pour la plus internationale de toutes les nuits chères à Paul Morand. Des images magnifiques et barbares comme des icônes de vingt mètres carrés dépossèdent les rues françaises de leurs droits. La ville en proie aux conquérantes venues du Nord-Est, suivies par les princes du sang danseurs et joueurs de balalaïka, la ville soumise aux cosaques galants et farouches, se dissimule dans l'ombre d'une porte-cochère, comme une vendeuse de bouquets qui réfléchit sur son sort. Ce spectacle d'invasion danse dans le rayon puissant des projecteurs dont le jet perce le coffre-fort où sont enfouies les anciennes attractions du plaisir européen.

Comme le passé se fane vite avec toutes ces lampes ! Les musiques nouvelles le tuent sans l'embaumer, L'ancien goût national pour le plaisir que les femmes dirigent, fouillé par les lumières crues et les sifflets des orchestres de couleur, sort des poubelles à quatre heures du matin, comme un vieux mort-né inutilisable. La roue tourne dans un sens qui ne nous ramène point en arrière. Sur la passerelle de fer qui domine Paris, ses Russes, ses Noirs, ses Blancs, ses princesses étrangères et ses braves petits boxeurs au nez de faucon, les filles standardisées luttent avec une énergie de brutes inlassables afin de transformer l'arrière-boutique d'un pharmacien équivoque en temple du dernier plaisir. La cocaïne ou la « bigornette », qui ronge le nez avec son joli nom d'instrument de musique facile, anime le grand volant de la cité des plaisirs. On en vit, on en meurt. L'argent passe de mains en mains, court comme la flamme d'un cordon bickford, fait semblant de s'éteindre, mais se propage autour du monde. La flamme court autour de la terre, pendant la nuit : c'est une petite souris de lumière qui fait crier les femmes pieds joints et iupes hautes.

§

Des temples, qui cependant exigent une manière d'initiation, le rythme du plaisir cérébral est descendu dans la rue. Des gens

chagrins, troublés par les orchestres expédiés de New-York avec la nostalgie populaire de la Louisiane, prédirent que cette vogue serait éphémère. En réalité, les airs américains se sont mêlés étroitement à notre existence sentimentale et publique. Ils ont apporté le rythme que beaucoup ne trouvaient plus autour des chanteurs des rues, la journée terminée. Nous sommes pour la plupart des petits moteurs faciles à déplacer : Les uns font, leur électricité eux-mêmes et les autres se branchent sur l'usine commune. Cette différence essentielle mise de côté, les uns et les autres tournent plus vite qu'autrefois et le rythme de « *Manon, voici le soleil* » ne convient pas à notre besoin de fredonner en marge des grandes passions. Quand La Ramée, soldat aux gardes-françaises, courtisait Margot la ravaudeuse, il lui chantait la chanson qui pour les gens qui ne font pas leur électricité eux-mêmes pouvait tout de même provoquer des étincelles. Un mitrailleur d'infanterie, en 1924, possède un réseau nerveux beaucoup plus sensible. Sa vie quotidienne tourne plus vite. L'usine la plus voisine, lui fournira, pour séduire Germaine, amie de sa sœur et dactylo, le rythme et la force de *Some Sunny day*, jouée par le faux orchestre Whiteman d'une « chope » de quartier. Si l'on considère avec un peu d'attention la composition même d'un jazz-band, on s'aperçoit que cet orchestre doit en effet plaire à la plupart d'entre nous, quand, le moteur fatigué, nous désirons recharger, en quelque sorte, nos accumulateurs. Il faut alors demander aux spectacles artistiques les forces qu'en d'autres temps ou en d'autres circonstances, la nature fournissait sans qu'il soit besoin pour cela de se soumettre à un effort intellectuel. Si l'air que l'on respire, si le soleil qui réchauffe et le vent peuvent donner à l'homme une excitation nécessaire, une musique, assimilée par endosmose ou capillarité, selon la place qu'on occupe, peut également agir sur les rouages essentiels de notre organisme. Le jazz-band marche à la vitesse du sang dans nos artères, la vitesse qu'il a acquise en fin de journée. Pour la première fois, on écoute une musique comique et sentimentale parce qu'elle est exécutée sur des instruments joués comiquement par des artistes sensibles. Des banjos donnent le rythme qui est celui des machines de l'atmosphère que nous nous sommes créée par la force des choses. Un instrument sentimental brode l'arabesque facile d'une mélodie à la fois compliquée et candide d'où les

amours joufflus sont définitivement bannis. Si la chanson de Paulus évoquait un pantalon rouge dans les bois de Meudon, les fox-trott fameux : *Chicago*, *Bébé*, *Sweet one*, etc., chantent la présence des grandes filles souples, l'orgueil des firmes commerciales les plus tentaculaires, et qui montent, les bras chargés de dossiers, dans les ascenseurs étincelants. La femme, en travaillant, offre à l'amour la possibilité intellectuelle d'un renouveau provisoire. Le mot joli s'accroche de plus en plus à la profession comme une caresse, ou tout au moins, comme l'expression d'un désir rajeuni. La profession de la jeune femme, quand elle est intellectuelle, pèse de plus en plus dans le plateau de la balance. La Belle Heaulmière forme un ensemble désirable dont les deux éléments s'équilibrent. Mais au temps de Villon, seul l'alimentation et le commerce pouvaient lutter contre le prestige des fillettes publiques. Le jazz bourdonne ainsi que l'électricité dans un standard, les banjos frappent comme des bielles, le saxophone gémit à la manière de Florence, cette gracieuse négresse Pompadour qui chante maintenant je ne sais plus où ; des sifflets, tels des rossignols d'ébonite, saluent Lillian Gish, ce brin d'herbe blanche nourri par la lumière des « baby spoots » et des « sunlights » géants. Et *Swanie* enthousiasma les garçons en kaki et les bleus horizons qui offraient, timidement à cette époque, la *Madelon*, histoire de boniche, qui se lie d'ailleurs à la tradition charmante des chansons de garde-française, où la tonnelle, le « chenu pivois » et le « baiser en godinette », permettaient à un jeune soldat un peu ruffian d'émouvoir le cœur des filles.

Nos filles cérébrales sont plus ingénues et plus difficiles à atteindre pour qui veut parler cette langue. Mais elles sont sans défense, peut-être pendant quelques secondes, quand le jazz-band s'excite ou s'apaise dans un tapage aigu ou dans un ronflement de petite magnéto qu'on porterait à son poignet gauche, comme une montre scellée sur un bracelet.

Quand on pénètre dans un dancing où la musique, chauffée en vase clos, garde sa virulence, on se sent happé par une seule ventouse, la bonne, celle du nettoyage par le vide. Le temps de s'asseoir et l'homme de 1924 est débarrassé de toutes les impuretés, les scories du travail littéraire ou du travail des chiffres. De plus en plus, le gramophone, qui reproduit avec assez de bonheur les fioritures les plus subtiles et les plus saugrenues d'une musi-

que qui exprime toutes les différences, entre l'humour et l'esprit, la camaraderie et l'amitié et la passion naïve de l'adolescence purifiée par les rouges flammes de l'enfer, permet d'entretenir chez soi, devant les livres discrets, un contact permanent avec le plaisir qui devient instantanément l'envers du travail.

Tel est encore Paris, avec son souci traditionnel d'être une usine où les parfums les plus rares sont mis dans des flacons qui en précisent la valeur commerciale. Paris avec ses grandes usines à plaisir qui fument par mille cheminées, avec ses musiques qui traînent dans les rues pour animer les ouvrières discrètement fardées et les jeunes hommes de métiers et de fortune divers, qu'un rythme musical conducteur d'énergie apparente au point qu'il est difficile, désormais, de découvrir dans cette foule les détails de toilette et de classe qui donnent aux vieilles sociétés leur couleur et leurs préjugés.

PIERRE MAC-ORLAN.

RÉGIONALISME

ALSACE. — Quelques mots sur l'évolution de la Littérature alsacienne. — Distinction de la Littérature populaire et de la Littérature savante. — Le Théâtre en dialecte. — Son origine. — Son état jusqu'en 1865. — Son évolution depuis 1870.

C'est à peine si l'on soupçonne en France l'existence d'un terroir alsacien, tellement on a négligé de le faire connaître et tellement ce terroir est resté emprisonné dans ses frontières linguistiques.

Le premier fait à constater dans notre littérature, c'est qu'elle se divise en deux parties bien distinctes : une littérature populaire et une littérature savante. La première, jusqu'au XIX^e siècle, n'a laissé que peu de vestiges. Elle comprenait des « Schwänke », sorte de comédies assez semblables aux « Jeux » du Moyen âge français, aux « Jeux » artésiens par exemple, des nouvelles, des poésies et surtout des Légendes orales. Ces productions, originellement en dialecte alsacien, ont été transcrites en langue allemande pour la plupart lorsqu'elles ont été recueillies.

Quant à notre littérature savante, c'est la littérature du terroir, mais s'exprimant en langue allemande ou française, par besoin de précision ou d'élégance, trouvant le dialecte trop grossier ou résér-